

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

« Un autre jour, rapporte Hue, dans le jardin de Bagatelle, emporté par sa vivacité, il alla se jeter à travers un buisson de rosiers. Je courus à lui :

« “Monseigneur, lui dis-je en le retenant, une seule de ces épines peut vous crever les yeux ou vous déchirer le visage.” Il se retourne et, me regardant d’un air aussi noble que décidé :

« “Les chemins épineux, me dit-il, mènent à la gloire”.¹ »

La suite est moins connue et elle est tout à l’honneur de sa mère, parfaite pédagogue. Ayant fait comparaître son fils devant elle, voici ce qu’elle lui déclara :

« Mon fils, vous avez cité une maxime très vraie, mais vous ne l’avez pas appliquée justement. Il n’y a aucune gloire à se crever les yeux seulement pour le plaisir de courir et de jouer. S’il eût été question de détruire un animal pernicieux, de tirer une personne du danger, d’exposer enfin sa vie pour en sauver une autre, cela pourrait s’appeler gloire ; mais ce que vous avez fait n’est qu’étourderie et imprudence. Attendez d’ailleurs, mon enfant, pour parler de gloire, attendez que vous soyez en état de lire l’histoire de vos aïeux et des héros français qui, tels Du Guesclin, Bayard, Turenne, d’Assas et tant d’autres, ont défendu la France au prix de leur sang.² »

Rougissant alors, Louis-Charles saisit la main de sa mère et la baise en disant :

« Eh bien, moi, chère Maman, je mettrai ma gloire à suivre vos conseils et à vous obéir. »

Éducatrice admirable, la Reine a sur son fils un grand ascendant. Louis XVI en a bien conscience quand il lui dit : « C’est pour vous seconder que je m’occuperai de notre enfant car je n’ai pas la prétention de mieux faire que vous n’avez fait

(1) Hue, p. 3.

(2) Madame de S., *op. cit.*, p. 26.

« Le peuple de Paris est en marche sur Versailles ! »

Un dernier regard à ce Petit Trianon, cadre de sa jeunesse heureuse, et Marie-Antoinette se tourne résolument vers son destin tragique.

Le 6 au matin, la demeure royale est envahie par une cohue en furie : des hommes déguisés en femmes, des filles ramassées dans les rues, échevelées et braillardes, servent d'avant-garde à la foule des Parisiens, ivres, déguenillés, armés de piques et de couteaux. « Les femmes surtout sont sauvages contre la Reine : elles veulent rapporter sa tête à Paris, prendre ses boyaux pour en faire des rubans »¹. La horde fait le tour des bâtiments en gagnant, par les jardins de l'Orangerie, les appartements du Dauphin.

Louis XVI comprend que son fils est menacé directement. Il se précipite vers l'aile du midi. L'enfant est réveillé en sursaut, hâtivement habillé par sa gouvernante. Il s'agrippe au cou de son père qui emprunte les escaliers secrets, à tâtons car la bougie s'éteint.

Au même moment, la Reine a tout juste le temps de sortir de son lit, pour emprunter, elle aussi, une porte secrète dissimulée dans la boiserie et cachée sous une tenture. C'est le brave Turgot qui la lui découvre. Elle s'en souviendra au Temple et racontera ce petit fait à son fils pour lui enseigner la reconnaissance.

La voici maintenant qui court, à demi vêtue, jusque chez le Roi où elle retrouve Madame Élisabeth, Madame Royale, le comte et la comtesse de Provence ainsi que Madame de Tourzel. Mesdames tantes les rejoignent peu après. La famille royale est enfin réunie.

Désormais, la cour de marbre est envahie par cette meute forcenée en haillons et carmagnole, et qui réclame la Reine au balcon. Ce balcon qui, tant de fois, fut une loge pour des spectacles et des fêtes. Comme elle en a l'habitude, Marie-

(1) E.-M. du Lys, *op. cit.*, p. 338.

7 janvier 1790 : « Nous sommes surveillés comme des criminels et, en vérité, cette contrainte est horrible à supporter. Avoir sans cesse à craindre pour les siens, ne pas s'approcher d'une fenêtre sans être abreuvée d'insultes, ne pouvoir conduire à l'air de pauvres enfants sans exposer ces chers innocents aux vociférations, quelle position, mon cher cœur ! Encore, si on n'avait que ses propres peines ! mais trembler pour le Roi, pour tout ce qu'on a de plus cher au monde, pour les amis présents, pour les amis absents ; c'est un poids trop fort à endurer. Mais je vous l'ai déjà dit, vous autres me soutenez. Adieu, mon cher cœur. Espérons en Dieu qui voit nos consciences et qui sait si nous ne sommes pas animés de l'amour le plus vrai pour ce pays. Je vous embrasse...¹ »

Ces lignes poignantes nous révèlent le fond de l'âme de la Reine et justifient la confiance de Louis XVI à Malesherbes, quelques jours avant sa mort, parlant de l'ingratitude des Français à l'égard de sa femme : « S'ils savaient ce qu'elle vaut, s'ils savaient à quel degré de perfection elle s'est élevée depuis nos infortunes, ils la révèreraient, ils la chériraient.² » Perfection de grandeur et de noblesse « qui forçait au respect ceux qui étaient le plus disposés à lui en manquer », écrit Madame de Tourzel, mais aussi perfection dans la clémence comme le révèle une parole magnifique rapportée par la gouvernante du Dauphin... En effet, lorsqu'une députation du Châtelet – sorte de tribunal à compétence policière – vint enquêter auprès de la Reine au sujet des 5 et 6 octobre 1789, celle-ci répondit seulement : « J'ai tout vu, tout su, tout oublié.³ »

Quant au petit Dauphin, il réfléchissait et il souffrait. Madame Campan raconte qu'un jour, il s'approcha du Roi et le considéra d'un air pensif. Son père lui demanda ce qu'il voulait :

(1) Feuillet de Conches, *op. cit.*, t. III, p. 229. – (2) Beauchesne, *op. cit.*, p. 411-412.

(3) Madame de Tourzel, p. 63-64. Peut-être la Reine se souvint-elle de la parole d'Auguste dans la tragédie de *Cinna*, de Corneille ?

La berline avance maintenant au pas, ce qui met les passagers à la merci des insultes et des familiarités grossières des hommes et des femmes qui leur font escorte. C'est un nouveau 6 octobre 1789, mais dans une chaleur accablante cette fois, avec la poussière du chemin, l'air suffocant. C'est la même angoisse devant cette cohue déchaînée, les chansons ignobles qu'il faut entendre, les hurlements de mort, les interpellations indécentes, sinistre équipée où l'on ne peut rien cacher à l'enfant qui voit tout, entend tout, comprend que les méchants ont encore gagné. Des visages hideux, suant de haine, paraissent à la portière et crachent leurs injures. Des piques, des fusils, des fourches, des faux s'entremêlent.

L'accablement de souffrances physiques et morales est tel que le Dauphin prend une première fièvre avec des convulsions. Sur l'impériale, les gardes du corps risquent leur vie à tout moment.

Des scènes d'horreur jonchent le parcours : un coup de fusil retentit entre Clermont et Sainte-Menehould, une tête se balance au bout d'une pique. C'est le marquis de Dampierre qui était venu saluer son Roi. Désormais, les diaboliques règnent !

À Châlons, c'est la halte pour souper et dormir. La Reine pénètre dans le palais où elle s'était reposée en arrivant de Vienne, vingt et un ans auparavant. En l'honneur de la jeune archiduchesse, une arche de pierre avait été élevée : "la porte Dauphine", avec cette inscription : "*Perstet æterna ut amor*", "Que ce monument dure autant que notre amour" ! Mais cette fois-ci, la Reine ne se couchera même pas. Quant au Roi, on lui propose de s'enfuir seul : il refuse.

Le jeudi 23 juin, le Roi tient à assister à la Messe de la Fête-Dieu, mais il est poursuivi par des furieux qui l'injurient jusque dans la chapelle.

Vers midi, la voiture se remet en chemin et la famille royale aborde l'étape la plus douloureuse de son calvaire. On crache à la

L'anniversaire de Varennes sera le signal des émeutes du 20 juin et l'occasion de réveiller la fièvre populaire. À l'origine de cette journée savamment organisée, surtout au sein du club des Jacobins, quelques hommes se distinguèrent par leurs misérables menées : le maire de Paris, Pétion, le meneur de peuple, Santerre, Robespierre, l'homme qui monte et qui va très vite supplanter le duc d'Orléans.

Au matin du 20 juin, les attroupements se forment au faubourg Saint-Antoine. La colonne des sans-culottes est bientôt grossie d'une multitude en guenilles, armée de piques et de fusils, hommes, femmes et enfants au nombre de trois mille. Ils veulent obtenir du Roi la sanction des décrets.

Dans une lettre du 3 juillet 1792, Madame Élisabeth, encore sous le coup de l'émotion, raconte à son amie Madame de Raigecourt, les scènes dont elle a été le témoin, et presque la victime. Nous n'interrompons son récit que pour ajouter les précisions ou anecdotes rapportées par Beauchesne :

« Peu de temps après, les autres portes du jardin furent ouvertes, malgré les ordres donnés. Bientôt le jardin fut rempli. Les piques commencèrent à défiler en ordre sous la terrasse de devant le château, où il y avait trois rangs de gardes nationaux ; ils sortaient par la porte du Pont-Royal, et avaient l'air de passer sur le Carrousel pour regagner le faubourg Saint-Antoine. À 3 heures, ils firent mine de vouloir enfoncer la porte de la grande cour. Deux officiers municipaux l'ouvrirent. La garde nationale, qui n'avait pas pu parvenir à obtenir des ordres depuis le matin, eut la douleur de les voir traverser la cour sans pouvoir leur barrer le chemin. Le département avait donné ordre de repousser la force par la force ; mais la municipalité n'en a pas tenu compte. Nous étions, dans ce moment, à la fenêtre du Roi. Le peu de personnes qui étaient chez son valet de chambre vinrent nous rejoindre. On ferme les portes ; un moment après,

Quand Marie-Antoinette entendit le mot “ Temple ”, elle frémit et murmura à Madame de Tourzel :

« Vous verrez qu'ils nous mettront dans la Tour dont ils feront pour nous une véritable prison. J'ai toujours eu une telle horreur pour cette tour que j'ai prié mille fois le comte d'Artois de la faire abattre, et c'était sûrement un pressentiment de ce que nous aurons à y souffrir.¹ »

On s'entasse dans deux grands carrosses, tirés chacun par deux chevaux. Dans le premier : le Roi, la Reine, le Dauphin et sa sœur, Madame Élisabeth, la princesse de Lamballe, Madame de Tourzel et sa fille ; Pétion et quelques officiers municipaux. Dans le second, la suite royale : Hue, Chamilly, quelques dames et deux officiers municipaux. Des gardes nationaux, à pied, tenant leurs armes renversées, escortaient ces voitures.

Il faut endurer deux heures de trajet sous les imprécations d'une populace effrénée. La Reine est traitée de “ tigresse ”.

« Qu'ils sont méchants ! murmure Louis-Charles.

– Non, mon fils, reprend le Roi, ils ne sont qu'égarés !² »

Place Vendôme, les voitures s'arrêtent quelques instants pour que le Roi puisse voir la statue de Louis XIV abattue³.

On arrive au Temple vers 7 heures du soir. Le roi est accueilli par Santerre et ses hommes, la tête couverte. On l'appelle “ Monsieur ”. Raffinement de cruauté, on lui laisse d'abord croire qu'il logera dans le palais du Temple. Un bon souper est servi dans le salon des Quatre Glaces, mais nul n'est tenté d'y toucher, tandis qu'autour de la table règne un désordre épouvantable.

Louis XVI se montre plein de sollicitude envers un homme débraillé, affalé sur un sofa.

(1) Madame de Tourzel, p. 374.

(2) Beauchesne, *op. cit.*, p. 210.

(3) Les jours qui suivirent, un décret rendit officielles ces destructions sauvages de statues royales aussi bien à Paris qu'en Province. Il était prescrit que les monuments en bronze seraient fondus pour faire des canons.

« Mon père dîna comme à l'ordinaire, ce qui surprit beaucoup les municipaux qui croyaient qu'il se tuerait.

« Nous apprîmes la [sentence de] mort de mon père le dimanche 20 par les colporteurs.

« À 7 heures du soir, on vint nous dire qu'un décret de la Convention nous permettait de descendre chez mon père. Nous courûmes chez lui et nous le trouvâmes bien changé ; il pleura de notre douleur, mais non de sa mort. Il raconta à ma mère son procès, excusant les scélérats qui le faisaient mourir, répéta à ma mère qu'on voulait les assemblées primaires, mais qu'il ne le voulait pas, parce que cela mettrait le trouble dans la France ; il donna ensuite de bonnes instructions religieuses à mon frère et lui recommanda surtout de pardonner à ceux qui le faisaient mourir. Il donna sa bénédiction à mon frère et à moi.

« Ma Mère désirait extrêmement que nous passions la nuit avec mon père ; il le refusa, ayant besoin de tranquillité.¹ »

Dans ses *Mémoires*, Madame de Tourzel cite une autre confidence de Madame Royale, précisant que le Roi prit son fils sur ses genoux et lui dit :

« “ Mon fils, vous avez entendu ce que je viens de dire, mais comme le serment a quelque chose de plus sacré que les paroles, jurez en levant la main que vous accomplirez la dernière volonté de votre père.” Mon frère lui obéit en fondant en larmes.² »

Toute cette scène eut lieu sous l'œil goguenard des gardes qui surveillaient à travers le vitrage, car pas un instant d'intimité ne devait être laissé à la famille royale. Enfin, il fallut se séparer, mais les témoins de leurs derniers embrassements purent noter que tous ne formaient qu'un seul corps.

« Ma mère, poursuit Marie-Thérèse, demanda au moins de revenir le lendemain matin, mon père le lui accorda ; mais quand

(1) *Mémoire*, p. 140 sq.

(2) Madame de Tourzel, p. 421.

Tout à coup, des pas retentissent ; verrous et cadenas s'agitent et six municipaux paraissent : « Nous venons vous notifier l'ordre du Comité, portant que le fils de Capet sera séparé de sa mère et de sa famille, et mis dans l'appartement le plus sûr de la Tour ! »

L'enfant royal, réveillé en sursaut, a tout compris. Il se met à crier en se jetant dans les bras de sa mère :

« Maman ! Maman ! ne me quittez pas !

– M'enlever mon enfant, s'écrie la Reine, pâle comme la mort. Non, non, cela n'est pas possible ! La Commune ne peut songer à me séparer de mon fils ; il est si jeune, il est si faible, mes soins lui sont nécessaires [l'enfant, en effet, était à peine guéri]. Au nom du Ciel ! n'exigez pas de moi cette cruelle épreuve. »

Madame Élisabeth et sa nièce entourent la pauvre Reine et toutes trois font de leur corps un rempart pour défendre le lit. Les municipaux deviennent violents ; ils menacent de faire monter la garde¹. « Une heure se passa en pourparlers, en injures et en pleurs de nous tous »², écrit Madame Royale.

Comme les commissaires reprochaient à la Reine de faire tuer les Français aux frontières du pays, Marie-Antoinette eut cette belle réponse : « Mon fils est trop jeune pour pouvoir encore servir son pays, mais j'espère qu'un jour, si Dieu le permet, il sera fier de lui consacrer sa vie. »

« Enfin, ma mère consentit à rendre son fils ; nous le levâmes, et après qu'il fut habillé, ma mère le remit dans les mains des municipaux en le baignant de pleurs comme si elle eût prévu dans l'avenir qu'elle ne le reverrait plus.² »

Elle lui adressa alors ses dernières recommandations : « Mon enfant, nous allons nous quitter. Souvenez-vous de vos devoirs

(1) Beauchesne, *op. cit.*, t. II, p. 69 sq. – (2) *Mémoire*, p. 153.

leur niveau et faire disparaître à tout jamais ce vestige de royauté qui rayonnait de toute sa personne.

Les scènes de dérision et d'outrages sont quotidiennes. Quand la ville de Montbrison se souleva au cri de "Vive Louis XVII", l'événement trouva écho à l'intérieur du Temple :

« Femme ! je te présente le Roi de Montbrison », dit le "maître" avec ironie et, ôtant à l'enfant son bonnet républicain : « Je m'en vais te l'oindre, te l'encenser, te le sacrer, regarde ! » Et il frottait rudement la tête et les oreilles du petit Roi en lui envoyant des bouffées de sa pipe à la figure.

« Allons, femme ! à ton tour, présente tes compliments à Sa Majesté ! »

Enfin, le 10 août 1793 arriva. Simon réveilla l'enfant :

« Allons, Capet ! c'est aujourd'hui un grand jour. Il faut que tu cries "Vive la République !" »

– Vous ferez tout ce que vous voudrez, mais je ne crierai jamais "Vive la République !" »

Simon fut, cette fois, saisi de respect devant cette calme résolution. Il n'insista pas, mais il exigea que son élève écoutât debout le récit de la journée et les discours prononcés contre le tyran, son père. L'enfant alla se cacher dans l'embrasement d'une fenêtre pour pleurer, mais Simon le ramena par les cheveux jusqu'à la table. « Tu entends bien, Capet ! Jurons de défendre la Constitution jusqu'à la mort. La République est éternelle !... Allons, il faut que tu dises que la République est éternelle ! »

Il avait pris l'enfant par les épaules et le secouait avec force.

« Il n'y a rien d'éternel », protesta l'enfant.

Un bras furieux le jeta sur son lit avec un jurement. Louis-Charles pleurait à chaudes larmes tandis que Simon allait et venait en gesticulant.

« Je me suis trompé, dit alors l'enfant en sanglotant, je me suis trompé : Dieu est éternel, mais il n'y a que Lui ! »

CHAPITRE XX

L'EXTASE DU PETIT ROI MARTYR ¹

« Après les épreuves de son âme, il verra la lumière et il sera comblé. Par ses souffrances, mon serviteur justifiera une multitude. » Isaïe 53, 11.

LA maladie de mon frère empirait de jour en jour, ses forces diminuaient, son esprit même se ressentait de « la dureté qu'on avait exercée et tombait sensiblement [...]. Sa maladie, heureusement, ne le faisait pas beaucoup souffrir, c'était plutôt engourdissement et abattement que douleur vive ; il se consumait comme un vieillard.² »

Au mois de mars, à la faveur des pourparlers entre Paris et les Chouans bretons et normands, le comte de Frotté, qui était en relation avec un conventionnel, avait demandé à être incarcéré au Temple pour servir son Roi. Il reçut cette réponse :

« Votre sacrifice serait inutile. On a tellement dénaturé le physique et le moral de ce malheureux enfant, que l'un est entièrement abruti et que l'autre ne peut lui permettre de

(1) Nous renvoyons ici notre lecteur à l'ensemble du chapitre XVII de l'ouvrage de Beauchesne, tome II, p. 340 sq.

(2) *Mémoire de Madame la duchesse d'Angoulême*, p. 180-181.